DE LA MORALISATION

Des Classes Industrielles par le Catholicisme.

Parmi les hommes qui ont vu se développer les éléments de trouble et de confusion qui, depuis un demi-siècle, ont décomposé la société française, il en est beaucoup qui ne peuvent se défendre d'un sentiment d'effroi, d'appréhensions douloureuses, de pressentiments sinistres à l'aspect des ruines accumulées autour d'eux. Les antiques liens rompus, les vieilles croyances dépouillées de leur prestige, l'anarchie intellectuelle remplaçant cette belle et majestueuse unité de pensées et de sentiments qui faisait la force et la vie des peuples, l'esprit d'examen et d'analyse refroidissant les cœurs et glaçant l'enthousiasme, le sentiment religieux qui unit et associe, faisant place à l'individualisme humain qui désunit et qui divise; tels sont les fruits amers qu'a produits dans l'ordre moral cette période de scepticisme et d'incrédulité dont nous sortons à peine.

Un fait analogue s'est manifesté dans l'ordre social. Fatiguées de leur situation présente, tourmentées du désir d'obtenir à tout prix une répartition plus égale des avantages de la civilisation, les classes inférieures, obéissant aux excitations d'une polémique ardente et passionnée, nous ont offert le douloureux spectacle d'émeutes multipliées, de collisions déplorables, de luttes sanglantes. Elles ont senti s'allumer dans leur sein un besoin immense, une soif inextinguible de bien-être, de jouissances, de satisfactions matérielles. Dans leurs rêves brûlants, elles se sont élancées vers une perfection idéale et chimérique. Impatientes de sortir de la sphère étroite où leur vie se trouve emprisonnée, elles ont aspiré à une réforme complète de notre organisation sociale. On sait de quelle manière elles ont exprimé leurs vœux, formulé leur programme; en France, en Angleterre, en Belgique, partout elles ont déployé le drapeau de l'insurrection.

Ces explosions soudaines et répétées de la colère des masses ont appelé les méditations des penseurs et excité les alarmes de tous les hommes généreux qui s'intéressent à l'avenir de l'humanité. Ils ont analysé notre état social, constaté ses misères, touché de leurs mains les plaies qui rongent et cherché des remèdes propres à les cicatriser. Mais par malheur, ils n'ont pu produire, malgré les efforts laborieux de leur intelligence, que des systèmes inapplicables et d'aventureuses utopies. Ils se sont précipités en avant sur le terrain des théories, sans songer que les combinaisons les plus savantes et les plus élevées étaient stériles en résultats, si elles n'avaient pour base la réforme morale des peuples.

Ce qui constitue le défaut saillant des conceptions les plus ingénieuses des économistes modernes, ce qui frappe de stérilité et d'impuissance leurs plus beaux projets de réorganisation sociale, c'est l'absence absolue d'idées religieuses. Ils ont matérialisé la science de l'économie politique, ils l'ont rapetissée et réduite aux plus mesquines proportions. C'est avec de pompeuses déclamations contre l'opulence des classes élevées, c'est avec des chiffres, dont la valeur est plus ou moins contestable, qu'ils ont prétendu résoudre la question du paupérisme, cette question si importante, si délicate, si palpitante d'intérêt et d'actualité. Ils n'ont pas compris qu'il fallait pour mener ce difficile problème à une solution satisfaisante et définitive, s'élever bien au-dessus des étroites préoccupations des législateurs vulgaires, et s'élaner dans une sphère plus haute, plus élargie et plus ra-

dicieuse que celle où vivent les publicistes de nos jours, c'est-à-dire dans la sphère des croyances chrétiennes. Il y a en effet plus de rapports qu'on ne le croit communément entre l'état moral des peuples et leur prospérité matérielle, entre le catholicisme et l'économie politique; et cette science ne peut être féconde en résultats et faire des progrès réels qu'à condition qu'elle aura pour base et pour appui la morale évangélique, principe de toute réforme, de toute civilisation. Privés de ce solide appui, les systèmes les plus ingénieux et les plus laborieusement construits s'écroulent et tombent, parce qu'ils reposent sur un sable mouvant, et leur chute rapide prouve l'impuissance de l'esprit humain à rien fonder de ferme et de durable quand il se place en dehors du terrain vivant des idées religieuses.

Ainsi donc le christianisme est la plus sûre garantie de la prospérité et de l'avenir des nations. Et, en effet, étudiez son influence sur l'amélioration morale, intellectuelle et physique de la société européenne depuis dix-huit siècles, et vous serez étonnés de la grandeur des résultats qu'il a produits. Dès son apparition dans le monde, il fait tomber les lourdes chaînes qui mentraient les mains de l'esclave, et en lui révélant la dignité de sa nature, il le prépare aux bienfaits de la liberté. A mesure qu'il poursuit sa marche et qu'il agrandit la sphère de son action civilisatrice, la condition des peuples se transforme, leurs misères se trouvent progressivement adoucies, leurs cris d'angoisses cessent de retentir, et de vant eux s'ouvre une carrière immense de réforme et de prospérité.

On ne saurait calculer la prodigieuse influence que le catholicisme eût exercé sur le bien-être du peuple, si l'action dissolvante d'un philosophisme anti-social n'était venue diviser les diverses classes de la société jusqu'au point où les liens d'une commune sympathie et d'une merveilleuse charité. Sans l'invasion de ces doctrines funestes qui ont semé partout la discorde et la haine, le progrès se serait accompli sans secousse et sans convulsion; une ère nouvelle se serait ouverte pour les classes inférieures, et, au lieu de s'agrandir comme elle l'est aujourd'hui, la plaie hideuse du paupérisme serait près de se cicatriser.

Comment, en effet, la prospérité générale ne jaillirait-elle pas des principes d'une religion qui proscrie l'égoïsme, inspire la bienfaisance, comme le dévouement. Seule, elle a des remèdes sûrs, puissants, infailibles, pour toutes les douleurs qui torturent le cœur et le corps de l'homme; seule aussi, elle peut conduire les peuples dans les voies du progrès et de la prospérité en les enflammant des saintes ardeurs de la charité et de l'amour.

Un rapide coup d'œil sur l'état actuel de la société européenne suffirait pour mettre cette vérité dans tout son jour. On peut affirmer, sans crainte d'être démenti, que le paupérisme marche partout en raison du relâchement des principes moraux et religieux. On devra donc trouver plus de pauvres partout où les théories de l'économie politique matérialiste auront reçu une plus vaste application. Par une conséquence naturelle, on en remarquera un plus grand nombre dans les états infectés de la lèpre du protestantisme ou de l'incrédulité que dans ceux où se sont conservées pures et intactes les traditions catholiques.

Les statistiques dressées par plusieurs observateurs et économistes très-recommandables attestent qu'il existe en Europe onze millions de pauvres à la charge de la charité publique, c'est-à-dire à peu près un vingtième de la population. Ce chiffre est vraiment effray-

ant. Eh bien! si l'on rapproche ce fait de la théorie que nous venons d'exposer, on découvrirait infailliblement que, dans les pays où prédomine la philosophie matérialiste, le nombre des indigents se trouve dans un rapport supérieur à celui que l'on remarque dans les contrées soumises à l'influence du catholicisme, de l'éducation religieuse, de l'agriculture et de l'industrie nationale. Voyez l'Angleterre avec son immense population d'indigents, qui, chaque année, s'accroissent dans une proportion effrayante, menacent l'état d'un bouleversement général. Et comment en serait-il autrement. Dans les pays que le protestantisme a atteints de son souffle glacé, la foi s'altère, l'enthousiasme religieux s'éteint, la charité disparaît, et aussi les sources de la prospérité publique tarissent et se dessèchent. Ainsi l'Angleterre, malgré son luxe de civilisation, nous offre un indigent sur six habitants, tandis que l'Autriche, qui semble si retardataire, nous en présente un sur vingt-cinq.

Ainsi donc l'économie politique se lie d'une manière intime à la morale, à la religion, au christianisme, et c'est là ce qui devrait comprendre les hommes chargés du maniement des affaires publiques et de la direction des intérêts des nations. Vainement espérait-on, par de savantes combinaisons financières et des améliorations économiques graduellement accomplies, extirper le mal qui ronge et qui dévore une portion de la société européenne; réduite à ces expédients mesquins, à ces impuissantes palliatifs, la sagesse des hommes d'état ne saurait trouver une solution convenable aux graves difficultés qui s'élèvent, et les faits ne tarderont pas à révéler la stérilité de leurs moyens et l'insuffisance de leurs ressources. Non, ces mesures transitoires seraient impuissantes à étouffer le germe des révolutions et à prévenir le retour de ces luttes ardentes où tant de sang a coulé. Car, je le répète, le paupérisme a sa racine dans l'absence d'un principe unitaire, dans la décadence de la foi religieuse, dans l'affaiblissement des dogmes et des traditions catholiques. Source féconde de lumières, de civilisation et de prospérité, le catholicisme peut seul vivifier et pacifier les peuples; seul il peut fonder l'avenir; car en lui se trouvent l'association, la charité et l'amour. En dehors de lui, il n'y a que luttes, ruine et désolation.

CH. V.

ÉTATS-UNIS.

Les suites de l'émeute de Boston.

Le président s'est empressé de répondre au désir exprimé par le Sénat. Dans un message, présenté dans la séance du 21, il apprécie la portée de l'attentat qui vient d'être commis à Boston, rappelle les différentes mesures législatives qui doivent guider la conduite de l'Exécutif, et indique en même temps quelques modifications qui seraient, selon lui, nécessaires pour rendre son pouvoir plus efficace. Aux yeux de M. Fillmore, l'acte criminel « commis de plein jour, dans le temple même de la justice, par un rassemblement illégal, » est une « surprise, qui a été quelque peu favorisée par une certaine négligence. » Si l'on se fût attendu le moins du monde à une pareille tentative, des milliers de citoyens se seraient présentés pour la prévenir: le respect de la constitution et des lois vit toujours dans la ville qu'on a surnommée le berceau de la liberté, et le sentiment public n'est assu-

rement point complice d'une violence coupable que toue les consciences réprouvent. Cependant il ne faut pas se dissimuler que la législation du Massachusetts adoptée en 1843 un acte qui vient à la travers des dispositions adoptées à diverses époques par le Congrès pour garantir au Sud la reprise des esclaves fugitifs; il faut en même temps reconnaître que les officiers du gouvernement fédéral dans cet état ont négligé de prendre à l'avance des mesures de précaution qui leur étaient commandées par l'autorité dont ils relèvent. Cette négligence est d'autant plus blâmable que la dernière loi sur l'extradition des esclaves fugitifs devait leur en faire sentir plus que jamais la nécessité. Le pouvoir de l'Exécutif est sans doute suffisant pour tourner les difficultés qui naissent de la mauvaise volonté d'une législature locale et pour empêcher les conséquences fâcheuses d'une émeute comme celle de Boston; mais son action n'est peut-être pas tout-à-fait assez libre pour la prévenir à temps. Ainsi, lorsqu'il s'agit d'appeler la milice, cet appel doit être précédé d'une proclamation obligatoire—être précédé d'une proclamation, et la proclamation qui se trouve par le fait un avis donné aux coupables, peut, dans beaucoup de cas, leur laisser le temps de se mettre à l'abri de la répression ou du châtement. N'y aurait-il pas lieu à modifier cette obligation afin de permettre à l'Exécutif d'agir, en cas de besoin, avec plus de promptitude et d'efficacité? Il faut que ce point soit bien réglé et bien éclairci, dit M. Fillmore.

Le message dont nous venons de donner une idée sommaire, se termine par des assurances qui seront reçues sans nul doute avec satisfaction: « Je profite de cette occasion pour répéter que, en tant que cela dépendra de moi, les lois seront fidèlement exécutées et toute opposition violente énergiquement réprimée; à cet effet je suis prêt à exercer dans toute sa plénitude et toutes les fois que cela deviendra nécessaire, le pouvoir dont je suis investi par la constitution. Je suis pleinement convaincu que la grande majorité du peuple de ce pays est sincèrement et fermement dévouée à la constitution, qu'elle veut aider à la conservation de l'Union, prêter son secours au gouvernement et maintenir l'autorité des lois. Je suis persuadé que les désirs de cette majorité sont en harmonie avec mes devoirs constitutionnels, et je ne doute pas que la fermeté, la modération et la prudence, soutenues et animées par l'opinion générale, ne préviennent le renouvellement de scènes qui troublent la paix publique et sont répréhensibles par tous les gens de bien. » *Courier des E. U.*

[La lecture de ce message a été suivie d'une discussion chez les Sénateurs. Clay a donné son adhésion complète aux suggestions du Président, il a regretté que le marshall des États-Unis à Boston n'ait pas été immédiatement destitué. M. Hale a déclaré que la proclamation est impolitique, venue mal à propos, absurde, ridicule. M. Mason, de la Virginie, l'auteur de la loi sur l'extradition, s'est montré satisfait de la bonne volonté du Président; mais il ne croit pas que le Nord veuille franchement l'application de la loi. M. Cass exprime une opinion contraire à cette appréciation. M. Downs, de la Louisiane, et M. Clemens, de l'Alabama, ont exprimé, comme M. Cass, la confiance, le fonctionnement de la loi le deviendrait de jour en jour plus aisé.— que M. Douglas de l'Illinois, ne s'est pas montré aussi satisfait qu'eux et il a fait appel à toutes les sévérités de la justice, non pas seulement contre les nègres qui se révoltent, mais encore et surtout contre les blancs qui ont prêché ou-

vertement, qui prêchent encore la résistance aux lois de leur pays.]

L'émeute causée à Boston par l'affaire Shadrach n'a rien perdu de son intensité; et bien qu'aucun désordre sérieux n'ait éclaté, il est évident qu'une certaine partie de la population est disposée à entraver, autant qu'elle le pourra, les efforts des autorités pour assurer l'exécution de la loi d'extradition. Celles-ci du reste déploient de l'activité et de la fermeté, tout en cherchant de ne pas sortir des limites que leur commande la prudence. Quatre nouvelles arrestations ont eu lieu depuis celles que nous avons mentionnées dans notre dernier numéro: elles ont porté sur trois hommes de couleur et sur un blanc. Ce dernier, qui jouit d'une certaine considération, n'est autre que le surintendant du Tremont Temple, M. Ephraïm K. Hayes. Il a été mis sous caution de \$3000. L'instruction contre M. Ch. G. Davis qui avait été arrêté au commencement de la semaine, s'est poursuivie devant le Commissaire des États-Unis durant trois audiences; et la décision doit être rendue aujourd'hui. Selon toute probabilité, le prévenu sera renvoyé comme Elizer Wright, par devant la Cour de district des États-Unis; certains témoignages en effet tendent à le compromettre singulièrement. Ainsi, ce serait M. Davis qui, au moment où les nègres envahissaient la salle dans laquelle se trouvait Shadrach, leur aurait crié: « Emmenez-le, mes enfants! emmenez-le! Il aurait en outre injurié les officiers de police. « Vous faites-là une sale besogne, » leur aurait-il dit entre autres aménités du même genre; « vous mériteriez qu'on vous coupât le col à tous! » De pareils propos, s'ils sont prouvés, suffisent et au-delà à établir la culpabilité de M. Davis dans l'émeute dont on recherche les promoteurs, aussi bien que les acteurs.

Parmi les hommes des couleurs arrêtés en dernier lieu, s'est trouvé un habitant de Salem, nommé Burton, et les scènes qui ont accompagné son arrestation ont prouvé une fois de plus la répulsion qu'inspire, dans le Massachusetts, la loi d'extradition. Les officiers de police chargés d'aller s'assurer de la personne de Burton furent, à leur départ et pendant la route, acablés d'épithètes injurieuses, et quand ils se présentèrent à Salem pour accomplir leur mandat, les habitants de cette ville voulurent les en empêcher; beaucoup d'entre eux étaient convaincus qu'on arrêtait Burton, non pas comme prévenu d'avoir figuré dans l'émeute, mais comme esclave fugitif, et ils n'entendaient pas le laisser enlever ainsi. Un rassemblement se forma, les dispositions les plus hostiles s'y manifestèrent; il fallut la présence de toute la police, mais surtout la présence et l'énergie du maire, pour prévenir le désordre. Ses exhortations, ses sages paroles calmèrent la foule qui ne se décida à laisser partir Burton qu'après avoir reçu l'assurance formelle qu'il n'aurait à répondre devant la justice de Boston que de sa participation à l'émeute du 17 courant. Burton du reste n'eut pas de peine à se laver de cette accusation: il n'avait point paru à Boston ce jour-là, et un alibi bien prouvé lui valut immédiatement sa mise en liberté. On assure que, fort de la position que lui donne la décision rendue en sa faveur, Burton va entamer une action judiciaire contre l'avocat de district des États-Unis, qui l'a « malicieusement poursuivi. »

Le dernier individu sur lequel la police a mis la main s'appelle Louis Hayden, et les propos qu'il tient indiquent le caractère le plus déterminé et le plus audacieux. Au mo-

BOSTON.

LE MONTAGNARD

OU LES

DEUX REPUBLIQUES.

1793.—1848.

(Première partie, 1793.)

(Suite.)

Reprenez maintenant notre récit au instant interrompu.

L'homme que nous avons vu entrer dans le cabaret et donner rendez-vous à dix minutes de là au marquis de Savernay, lui avait dit à l'oreille que le soir il l'attendrait près du palais de justice; et ils s'étaient séparés brusquement parce que quelqu'un approchait.

A l'heure dite le marquis et son fils se rendirent sur la place du palais et trouvèrent l'homme qui les attendait et les mena dans le haut du quartier St. Jacques au fond d'une rue déserte. Ils entrèrent dans une allée obscure au bout de laquelle il y avait un mur dans lequel était taillée une porte basse qui semblait avoir été abandonnée depuis longtemps.

Le guide enfouça la main dans une excavation formée par une pierre détachée du mur, et on entendit comme le bruit d'un mor-

ceau de fer qui frappe sur un timbre. Un coup de sifflet, faible et languissant comme le cri d'un oiseau de nuit, y répondit, et tout-à-coup de divers côtés apparurent des têtes, dont nul n'eut pu soupçonner l'apparition.

Sur un signe du guide, la porte basse s'ouvrit.

Nous voici arrivés, monsieur le marquis, dit l'homme dès que la porte fut reformée.

Je vois, dit le marquis, que les précautions sont prises... A peine eut-il fait quelques pas qu'un homme s'approcha de lui et se découvrit.

Baptistin!... s'écria aussitôt le marquis en lui tendant la main. Et ma fille?

En sûreté, monsieur le marquis.

Merci, Seigneur! dit le vieux gentilhomme dont les mains se joignirent avec un profond sentiment de reconnaissance envers Dieu.

Quelques instants après, les deux voyageurs étaient introduits dans une grande salle, éclairée par des torches. A la porte d'entrée veillaient deux hommes armés.

Lorsque le marquis de Savernay entra, tous ceux qui étaient présents se levèrent et s'inclinèrent avec respect. Tous ces personnages portaient les plus hauts noms de la noblesse française. Tous étaient proscrits, marqués pour l'échafaud révolutionnaire; car sur le front de chacun se lisait cette vieille devise de loyauté et d'honneur qui était le plus grand des crimes.

Le marquis de Savernay fut conduit à la place d'honneur. Après s'être assis, il dit d'une voix simple et digne:

Implorons le ciel, mes seigneurs, pour que le jour de la délivrance vienne bientôt à sonner pour notre malheureux pays. Le sang royal a, pour la seconde fois, aujourd'hui, arrosé l'échafaud. Que ces deux martyrs moués au ciel veillent sur nous et nous protègent! Priez-les, priez tous ensemble pour notre pauvre France... Et tous tombèrent à genoux et prièrent longtemps... Quand ils se relevèrent ils s'écrièrent: Avec Dieu, tout pour la France et le roi!... Toutes les mains se levèrent à la fois et toutes les voix répétèrent comme une seule voix, dans un héroïque élan de fidélité, ce serment si cher à leur cœur... Combien parmi ceux qui étaient présents devaient cimeter de leur sang l'inviolabilité de ce noble serment!...

Après cela, chacun s'assit, le silence se fit.

Le comte de Noirmontier prit la parole: Ce que j'ai à vous dire est alléger pour notre sainte cause. L'armée Vendéenne, après ses premiers succès qui l'avaient enivrée, use maintenant, jour à jour, ses forces et perd à chaque heure un pouce de terrain et une goutte de sang. A Lyon, Conthon triomphé, Châlien organise les massacres; Procy est en fuite, et cette si fidèle et si religieuse ville de Lyon est réduite en cendres, rasée du sol pour s'être révoltée contre la république.

Enfin de toutes parts où existait le dévouement au trône les républicains ont fait des massacres épouvantables, et les villes inondées de sang sont livrées aux flammes... Mais qu'importe, ajouta-t-il après un instant de silence, je vais repartir pour la Vendée devant offrir mes

services et mon courage aux héroïques Larochejacquelin, Lescaur, De Falloux et Bouchamps.

Puisse Dieu vous protéger, dit le marquis de Savernay.

Uélas! malgré tous les vœux, tous les efforts de ces nobles proscrits, la république devenait de plus en plus victorieuse. Aux frontières, elle repoussait victorieusement l'étranger; au dedans, elle attaquait de front ses ennemis et leur mettait le pied sur la gorge. Déjà des bruits sinistres circulaient de toutes parts. L'armée Vendéenne pressée de près par deux cents mille soldats de la république, rétrogradait et commençait à se désorganiser après d'héroïques combats. Lescaur, un des chefs le plus intrépides, avait été blessé mortellement. Larochejacquelin aussi blessé. Et les représentants envoyés sur le terrain de la guerre venaient d'écrire à la convention que la Vendée n'était plus et que la Bretagne ne pourrait résister longtemps.

La Vendée n'était plus! Était-ce bien possible?

Cent mille cœurs dévoués ont-ils été si vite réduits à la mort?

Marceau n'avait donc pas raison quand il disait:

Non! la Vendée ne sera pas détruite tant qu'il restera un Vendéen debout.

Moisinistre et fatal s'il en fut jamais pendant ces temps de désastres!

Que de jours qui sont des dates marquées de honte et de sang depuis les horribles massacres de Lyon jusqu'au supplice des girondins.

Il y avait quelques instants que le comte de Noirmontier était parti, quand tout-à-coup deux hommes entrèrent.

Ils étaient pâles, couverts de sueur; leurs visages étaient inconnus, mais c'étaient des frères de la même cause, car ils avaient les mots de ralliement et les moyens d'introduction... Tous les yeux se fixèrent sur eux avec cet indicible effroi de l'attente...

Parlez!... parlez... s'écria-t-on de toutes parts.

Nous arrivons de la Vendée, dit l'un d'eux d'une voix haletante tant leur course avait été rapide; comment n'avons-nous pas été arrêtés vingt fois en route, Dieu seul le sait... Oh! malheur!... malheur affreux! la dernière heure a sonné!... tous fuient en désordre, entraînant avec eux leurs femmes, leurs enfants, loin des habitations incendiées; partout des cris d'agonie et des lamentations de désespoir... En vain Larochejacquelin, le seul de nos chefs que la mort n'ait pas encore frappé, cherche à les rallier en faisceaux et à les empêcher de se jeter par centaines dans des barques, en vain il leur montre leurs champs dévastés, leurs enfants égorgés, l'incendie et la ruine partout; ils n'entendent même plus la voix qui les commandait!

Que dites-vous?... que dites-vous?... s'écria le marquis de Savernay.

Spectacle affreux, continua le même homme, vous voyez les derniers soldats de la Vendée mutilés... En effet, pendant qu'il avait parlé ainsi, l'inconnu pour laisser respirer plus librement sa poitrine haletante, avait ouvert

le comte de Noirmontier était parti, quand tout-à-coup deux hommes entrèrent.

Ils étaient pâles, couverts de sueur; leurs visages étaient inconnus, mais c'étaient des frères de la même cause, car ils avaient les mots de ralliement et les moyens d'introduction... Tous les yeux se fixèrent sur eux avec cet indicible effroi de l'attente...

Parlez!... parlez... s'écria-t-on de toutes parts.

Nous arrivons de la Vendée, dit l'un d'eux d'une voix haletante tant leur course avait été rapide; comment n'avons-nous pas été arrêtés vingt fois en route, Dieu seul le sait... Oh! malheur!... malheur affreux! la dernière heure a sonné!... tous fuient en désordre, entraînant avec eux leurs femmes, leurs enfants, loin des habitations incendiées; partout des cris d'agonie et des lamentations de désespoir... En vain Larochejacquelin, le seul de nos chefs que la mort n'ait pas encore frappé, cherche à les rallier en faisceaux et à les empêcher de se jeter par centaines dans des barques, en vain il leur montre leurs champs dévastés, leurs enfants égorgés, l'incendie et la ruine partout; ils n'entendent même plus la voix qui les commandait!

Que dites-vous?... que dites-vous?... s'écria le marquis de Savernay.

Spectacle affreux, continua le même homme, vous voyez les derniers soldats de la Vendée mutilés... En effet, pendant qu'il avait parlé ainsi, l'inconnu pour laisser respirer plus librement sa poitrine haletante, avait ouvert